SUITE DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE DE MADAME.

LE VIEUX GARÇON

PAR MM. SCRIBE ET G. DELAVIGNE.

[ermain]

Az 3697

PARIS,

BEZOU ET AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRES,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

ET QUAI MALAQUAIS, N° 13.

1829.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VIEUX GARÇON

ET

LA PETITE FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET G. DELAVIGNE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Madame, par les comédiens ordinaires de Son Altesse Royale, le 24 mai 1822.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DUBOCAGE.		M. GONTIER.
JULES LEFEBVRE, son neveu.		M. GABRIEL.
MATHILDE, sa petite-nièce.		Mlle LÉONTINE-FAY.
PIERROT,	jardiniers de M. Dubocage.	M. NESTOR
JAQUELINE,		Mlle ST.-ANGE.
LAPIERRE, domestique de M. Dubocage.		Personnage muet.

Digitized by Google

LE VIEUX GARÇON

ET

LA PETITE FILLE.

Le Théâtre représente un salon donnant sur un jardin ; dans le fond, une grille.

SCÈNE I.

JAQUELINE, *assise sur une chaise et travaillant*, PIERROT *entrant.*

PIERROT.

Eh bien! Jaqueline, est-ce que tu n'as pas entendu sonner là-bas à la petite porte du parc?

Digitized by Google

JAQUELINE.

Si fait! mais on disait que nout' maître, monsieur Dubocage, ne voulait pas recevoir aujourd'hui d'étrangers...

PIERROT.

Parce qu'il veut être seul et en famille. Il attend aujourd'hui son neveu, monsieur Jules, mon ancien maître, avec qui il était brouillé depuis douze ans, et qui arrive d'Amérique avec dix enfans.

JAQUELINE.

Eh bien, ça n'est pas celui-là, puisqu'il n'avait avec lui qu'une petite fille!

PIERROT.

C'est égal! fallait toujours voir... Songe donc que par sa protection il se pourrait bien que notre mariage... (*regardant par la droite et allant ouvrir.*) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULES LEFEBVRE, MATHILDE, *qu'il tient par la main.*

JULES, *entrant.*

Enfin, on veut bien nous ouvrir.

PIERROT, *le regardant.*

Eh oui! Dieu me pardonne. Dis donc, Jaqueline, il n'est presque pas changé... Ou je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, monsieur Jules Lefebvre...

JULES.

Qui a prononcé mon nom?

PIERROT.

Comment, monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés? ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique?

JULES.

Il serait possible!

AIR *des Filles à marier.*

Eh quoi! tes yeux ont su me reconnaître?

PIERROT.

Ils vous auraient r'connu toujours!

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaître
Le souvenir de mes premiers beaux jours !
O bords chéris! doux pays de la France!
Lieux enchanteurs dont je m'étais banni,
Je vous revois! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal...

(Donnant une poignée de main à Pierrot.)

Et la main d'un ami!

PIERROT, *à Jaqueline.*

D'un ami, tu entends, voilà un bon maître! Je présuppose que c'te petite fille est à vous.

MATHILDE.

Précisément.

JULES.

C'est ma chère Mathilde.

PIERROT.

Je m'en doutais. (*à Jaqueline.*) C'est une des dix ! Vous auriez aussi bien fait d'amener tout votre monde, car monsieur votre oncle a une fameuse envie de les embrasser.

JULES.

Il est donc vrai ! lui qui avait juré de ne plus nous revoir, consent à nous pardonner.

MATHILDE.

Tu vois donc bien, mon papa, maman qui ne voulait pas encore le croire.

JULES, *à Pierrot.*

Oui, ma femme nous avait envoyé d'abord...

JAQUELINE.

Comment, vot' femme ! Monsieur nous disait que vous étiez veuf...

JULES.

Non pas, graces au ciel !

PIERROT.

Dam' ! il l'a dit ! veuf avec dix enfans.

Digitized by Google

JULES.

Dix enfans... je n'ai que celui-là !

MATHILDE.

Certainement, je suis fille unique!

PIERROT.

Ah! mon Dieu, vous êtes perdu! car monsieur votre oncle ne vous recevait qu'à cause du veuvage, et surtout des dix enfans.

JULES.

Explique-toi, de grace!

PIERROT.

Depuis douze ans, c'est-à-dire, depuis vot' mariage, monsieur ne voulait plus entendre parler de vous, lorsqu'il y a quelques mois, un de ses correspondans, qui arrivait d'Amérique, lui a dit qu'il avait vu... à... où vous étiez...

JULES.

A New-Yorck.

PIERROT.

Oui, qu'il avait vu à New-Yorck un négociant français, nommé Lefebvre.

Digitized by Google

JULES.

Ah ! mon Dieu ; j'y suis maintenant, et je devine d'où vient cette méprise ; il y a effectivement à New-Yorck un de mes compatriotes que l'on nomme Lefebvre (des Lefebvre, il y en a partout). Celui-là est bien veuf et père de dix enfans, avec cette différence qu'il est riche et que je n'ai rien ; qu'il est négociant et que je suis militaire. (*tirant une lettre de sa poche.*) Justement, la lettre de mon oncle était adressée à monsieur Lefebvre, négociant ! Mais où diable pouvais-je soupçonner ?... (*lisant la lettre.*) « Que tout « soit oublié ; au reçu de ma lettre, pars sur- « le-champ avec TOUTE ta famille. » Le mot *toute* est souligné, j'ai cru que cela avait rapport à ma femme. Que faire, mes amis, et quel parti prendre ?

PIERROT.

Dam' ! il ne sera pas aisé de faire entendre raison à vot' oncle, parce qu'il a une passion pour les enfans.

MATHILDE.

Eh bien! ne suis-je pas là?

JAQUELINE.

Ça ne lui suffit pas; son bonheur est de se voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un régiment de petits garçons! Quelquefois il réunit dans son parc tous ceux du village. L'autre jour, il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de monsieur Berquin, et il a fait venir de Paris des costumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, *qui a écouté avec attention.*

Vraiment!

JAQUELINE.

AIR *du Ménage de garçon.*

Tous les enfans du voisinage
Avec leurs bonn's sont v'nus ici,
Pour jouer chacun leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi.
J'étions presque à la scèn' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur's la troupe entière
Fut obligé' d' s'aller coucher!

Ils nous ont escroqué le dénoûment; monsieur était furieux.

JULES.

S'il en est ainsi, il nous recevra mal, ta mère surtout, qu'il a juré de ne jamais voir, et nous ferons aussi bien de partir.

MATHILDE.

Non, mon papa... je t'en conjure...

JULES.

Que veux-tu donc faire?

MATHILDE.

Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque moyen?

JULES.

Aucun: il faut se décider; partir ou rester.

PIERROT.

Eh bien! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE.

Bah!

PIERROT.

Écoutez... il y a monsieur de Frémoncourt,

que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES.

Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père, c'est effectivement notre seule ressource! mais une demi-lieue... j'ai renvoyé ma voiture. (*montrant Mathilde.*) Et cet enfant ne pourrait pas...

PIERROT.

Vous nous la laisserez.

AIR *de la Walse de Philibert marié.*

J'aurons ben soin de vout' demoiselle,
Et quand vot' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la bien recevoir!

MATHILDE, *à Jaqueline.*

Viens dans le parc... je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux;

Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

ENSEMBLE.

JULES.

Oui, mes amis, je vous laisse avec elle :
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir ;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT ET JAQUELINE.

J'aurons ben soin de vout' demoiselle, etc.

(Jules sort par la droite, Mathilde et Jaqueline par le fond.)

SCÈNE III.

PIERROT, *puis* M. DUBOCAGE.

PIERROT, *regardant à gauche.*

Eh! jarni c'est not' maître. Je ne l'ons jamais

vu si dispos, il marche presque avec un bras! Il a avec lui deux domestiques, chargés de joujoux; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre, et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées, ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, *entrant appuyé sur le bras d'un domestique.*

Vas doucement, je te dis, vas doucement... bien... (*se mettant dans son fauteuil.*) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser! Ah! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille?

PIERROT.

Oui, monsieur; mais songez donc, dix enfans, quel tapage cela va vous faire! Quel désordre dans la maison. Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil. (*à part.*) Et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE.

Eh bien! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance. Je suis fatigué du calme où je vis habituellement; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rente, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne manquerait pas de convives.

DUBOCAGE.

Oui, des étrangers; tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse; songe donc, huit garçons et deux filles, quelle variété de caractères! quelle diversité de goûts, de penchans, d'inclinations! c'est la société en abrégé. Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté et surtout obéi; car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu; ce sera une monarchie patriarchale, tempérée par des joujoux et des friandises.

AIR *de Turenne.*

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfans bien comptés!
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Dès demain je me marirai!...

PIERROT.

Dieux! aim'-t-il les enfans des autres!

DUBOCAGE.

Écoute ici, Pierrot; j'ai envie que tu montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine. Hein! qu'en dis-tu?

PIERROT.

Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc-étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.

DUBOCAGE.

Paresseux! c'est égal, tu iras, c'est le

plus prochain bureau de poste, il doit y avoir des lettres pour moi, et il faut que je sache des nouvelles de mon neveu, et pourquoi il n'arrive pas.

PIERROT, *jetant sur la table son chapeau qu'il avait pris.*

Parbleu! si ce n'est que cela! Vous pouvez être tranquille, il se porte bien, quoiqu'il soit un peu changé...

DUBOCAGE.

Tu l'as donc vu? ils sont donc ici, et tu ne me le dis pas!

PIERROT.

Non, monsieur, non certainement, il n'y a encore personne d'arrivé. (*à part.*) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire.

DUBOCAGE.

Ah! çà, morbleu! veux-tu t'expliquer?

PIERROT.

M'y voilà, monsieur; c'est Jaqueline qui arrive de Rétal, et qui a vu toute la famille

chez monsieur de Frémoncourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre.

DUBOCAGE.

Il serait possible? avant une heure je vais les voir! Et qu'est-ce que t'a dit Jaqueline, comment les a-t-elle trouvés?

PIERROT.

D'abord, monsieur, elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, *se frottant les mains.*

C'est très bien; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits neveux surtout!

PIERROT.

Oh! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens... ceux-là, il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE.

Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble?

PIERROT.

Oh! ils ne vous embarrasseront pas, et ous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE.

Voyez-vous ces petits gaillards; mais quand donc arriveront-ils?

PIERROT.

Pour ça, il ne risque rien d'attendre quand il lui en viendra...

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT, MATHILDE, *habillée en petit garçon, avec un tambour.*

MATHILDE, *en dehors.*

Ohei! ohei! la poste aux ânes!

AIR *du Mari de circonstance.*

On dit qu'il faut que j' sois savant,
Le latin ne m'amuse guère.
Moi je me sens né pour la guerre;
Et la grammaire et l' rudiment,
J' vous mèn' tout ça tambour battant,
Pan, pan...

Digitized by Google

Le bruit, voilà mon élément.
A moi seul je fais plus d' tapage
Que tous les p'tits garçons d' mon âge ;
Et quand ils s'en vont disputant,
J' les accorde tous en frappant,
Pan, pan...

PIERROT.

Par exemple... celui-là, d'où sort-il ?

MATHILDE.

Dites donc, vous autres, savez-vous où est mon oncle Dubocage ?

DUBOCAGE.

Le voilà, mon petit ami, le voilà. .

PIERROT.

Eh ! oui, c'est lui-même. (*à part.*) Ah ! çà, que disait donc monsieur Jules ?

MATHILDE.

Comment ! dans ce fauteuil ? tiens, par exemple, a-t-il l'air patraque !

DUBOCAGE, *riant.*

Ah ! ah ! il est naïf... viens donc m'embrasser.

MATHILDE.

Volontiers.

DUBOCAGE.

Comment te nomme-t-on?

MATHILDE.

Achille.

DUBOCAGE.

Eh! mais, ce nom-là te convient assez, car tu as l'air d'un petit diable. Et comment te trouves-tu ici? Pierrot m'avait dit que ton père et tous tes frères étaient à Rétal, chez monsieur de Frémoncourt.

ACHILLE.

Ah! Pierrot vous a dit cela? eh bien! c'est vrai.

PIERROT.

Tiens, j'ai menti juste; c'est-y heureux!

ACHILLE.

Mais pendant que mon papa s'était enfermé pour causer avec ce monsieur Frémoncourt qui est un vieux...

Digitized by Google

DUBOCAGE.

Pas tant, il est plus jeune que moi.

ACHILLE.

C'est égal, c'est un vieux, il n'en finissait pas ; ça nous a ennuyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné, Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT.

Oscar et Coco. Ah! çà, ils sont donc décidément une douzaine ?

DUBOCAGE.

Ces chers enfans! pour m'embrasser plus tôt, c'est charmant! tu avais donc bien envie d'arriver?

ACHILLE.

Dame! quand nous avons vu ces beaux maronniers et ce parc, nous sommes montés sur le mur.

AIR : *Si vous n'étiez pas si jolie.*

« En sautant, vous cassez l'treillage,
« Dit un garde-chasse en courroux,

« Vous êt's chez monsieur Dubocage. »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

Là, v'là l' treillage en décadence.

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.
Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous.

DUBOCAGE.

C'est le garde qui vous a conduit ici?

ACHILLE.

Non, les autres sont restés sur le canal, parce qu'il y a une barque, et Oscar et Coco se sont mis à naviguer. C'est Coco qui est grand-amiral.

DUBOCAGE.

Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir ton oncle...

ACHILLE.

Sans doute, moi et Théodore, parce que nous avions faim.

Digitized by Google

DUBOCAGE.

Sont-ils gentils! Et Théodore, où est-il?

ACHILLE.

En bas, le long des espaliers; il est resté à manger des pêches, parce qu'il est très gourmand, mon frère Théodore.

DUBOCAGE.

Et toi?

ACHILLE.

Oh! moi, je n'ai pas voulu.

DUBOCAGE.

C'est bien.

ACHILLE.

Parce que, des pêches, ça me fait mal; j'aime mieux autre chose!

DUBOCAGE.

Eh bien! voyons; Pierrot, donne-lui autre chose à cet enfant.

PIERROT.

Dam', monsieur, il y a là, dans cette armoire, ce beau pâté de foie gras.

DUBOCAGE.

Veux-tu te taire; un pâté superbe qui

m'arrive de Strasbourg; je défends bien qu'on y touche. D'abord, c'est trop lourd, et ensuite j'y compte pour mon dîner d'aujourd'hui; diable, il ne s'agit pas ici de plaisanter. Apporte tout autre chose; ce qu'il y aura.

(*Pierrot sort.*)

SCÈNE V.

DUBOCAGE, ACHILLE.

DUBOCAGE, *à part.*

Mais, quand j'y pense, si j'invitais aujourd'hui monsieur de Frémoncourt à venir entamer avec nous le pâté de foie gras, il sera enchanté de se trouver avec mon neveu.

(Il approche de lui la table, et se dispose à écrire; pendant ce temps, Achille a pris une corde et s'amuse à sauter en chantant.)

Petit Jean, hauss'-moi
Pour voir les fusées volantes.

Petit Jean, hauss'-moi
Pour voir les fusées voler.

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là?

ACHILLE, *toujours de même.*

P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes;
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

Là, c'est-y vexant. Dire que je ne pourrai jamais faire de double tour.

DUBOCAGE, *lui faisant signe de la main.*

Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un peu, ça me distrait.

ACHILLE.

Dites donc, mon oncle, est-ce que vous ne jouez pas à la corde?...

DUBOCAGE.

Quelle question!

ACHILLE.

Dame! c'est que tout le monde joue à la

corde ; mais c'est égal, je ne vous force pas ; pourvu que je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE.

Oui, mais je te dis que cela me fait un bruit qui me gêne ; joue à autre chose.

ACHILLE.

Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que je joue.

(Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les autres, près de la table, tout cela en chantant ; monsieur Dubocage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais sans tourner la tête vers Achille qui achève d'entasser les chaises, et qui se dispose à monter sur la table.)

DUBOCAGE, *l'apercevant.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ? tu vas te casser le cou.

ACHILLE.

Il n'y a pas de danger ; je joue à la forteresse, et je monte à l'assaut... Pif, paf, pan ; vois-tu, ce sont les Turcs qui résistent. (*toutes*

les chaises se renversent.) Patatras!... voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quel tapage et quelle poussière! et mes chaises qui doivent être brisées... Je te défends de toucher à aucun meuble, et de rien casser.

ACHILLE.

Tiens! alors comment voulez-vous qu'on s'amuse ?

DUBOCAGE.

Au fait.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Voilà quels sont les plaisirs de l'enfance.
Dans cet âge innocent et pur,
Voilà ses jeux... et pourtant, quand j'y pense,
Ce sont aussi les jeux de l'âge mur.
Oui, l'homme est tel dans toute sa carrière,
Il se croit grand quand il détruit;
Il se croit fort quand on le laisse faire;
Se croit heureux alors qu'il fait du bruit.

(A la fin de ce couplet, Achille tire de sa poche

une balle qu'il fait sauter et l'envoie sur la table où écrit monsieur Dubocage.)

DUBOCAGE.

Là! c'est encore pire; il a renversé l'encrier sur mon papier; c'est une lettre à recommencer; c'est un démon que cet enfant-là.

(Le prenant par le bras, et le forçant à s'asseoir près de lui de l'autre côté de la table.)

Je t'ordonne de ne pas sortir de là, et de t'amuser sur place; entends-tu? Je ne sais plus où j'en suis... Voyons...

(Achille a pris le tambour qui est sur la table, et il se met à frapper de toutes ses forces.)

DUBOCAGE, *se levant en sursaut.*

Ah! mon Dieu! j'ai manqué sauter au plafond. (*Achille joue toujours.*) Mais veux-tu te taire?

ACHILLE.

Est-ce que je bouge! Vous m'avez dit de m'amuser sur place, tant pire, je m'amuserai.

AIR : *Pan, pan.*

Vous venez de me le permettre.

DUBOCAGE.

Te tairas-tu ! petit démon.

ACHILLE.

Pon, pon, pon, etc.

DUBOCAGE.

Allons écrire ailleurs ma lettre...
J'en perdrai, je crois, la raison.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Holà ! quelqu'un ! ici, Lapierre !
Viens, mène-moi dans mon salon.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Les autres vaudront mieux, j'espère;
Ah! le méchant petit garçon!

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

SCÈNE VI.

MATHILDE, *puis* JAQUELINE ET PIERROT.

MATHILDE.

Victoire! victoire! J'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT, *à Jacqueline, en entrant et tenant un pot de confiture.*

Aussi, tu ne me prévenais pas. Est-ce que je pouvais deviner; j'ai cru que les dix y étaient déjà.

JAQUELINE.

Es-tu simple. (*à Mathilde.*) Eh bien! mademoiselle, comment cela va-t-il.

MATHILDE.

A merveille; mon oncle est joliment en colère, et, grace au ciel, il me déteste déjà; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder; votre mariage en dépend; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JAQUELINE ET PIERROT.

Oh! nous voilà, que faut-il faire?

MATHILDE.

Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT.

Oh! non; ça, c'est du sérieux et du solide.

AIR *de Taconnet.*

Monsieur votre oncl' se mettrait en colère.

MATHILDE.

Il est si bon...

PIERROT.

Mais n' faut pas l'ostiner.

MATHILDE.

Qui te fait peur ?

PIERROT.

J' connais son caractère.
Hors un tel crime il peut tout pardonner ;
De lui je crains quelque apostrophe.
Comm' bien des gens qu'on pourrait désigner,
Le long du jour monsieur est philosophe,
Mais il est homme à l'heure du dîner.

MATHILDE.

Dame! veux-tu être marié? oui, ou non

PIERROT.

Oui, je le veux!

JAQUELINE.

Eh bien! fais donc ce qu'on te dit.

MATHILDE.

Il s'agit ici d'une conspiration contre mon oncle. Toi, Jaqueline, à cette table; Pierrot, de l'autre côté. Nous avons peu de temps; c'est là le cas de montrer du courage et de

l'activité : avant un quart d'heure, il faut que ce pâté ait disparu, et je compte sur vous. Adieu ! je reviens dans l'instant.

SCÈNE VII.

PIERROT, JAQUELINE, *tous deux assis devant la table.*

PIERROT, *sautant sur le pâté, et en coupant une tranche.*

Dieu de Dieu ! qu'est-ce qu'elle a dit là !

JAQUELINE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

PIERROT, *la bouche pleine.*

Dam' ! je veux être marié, et, tu l'as entendu, il n'y a pas d'autre moyen. (*voyant qu'elle le regarde.*) Ah ! çà, aide-moi donc un peu, je ne peux pas tout faire dans le ménage.

JAQUELINE.

Dès que tu le veux, Pierrot, il le faut

bien. (*mangeant.*) Hum ! c'est assez friand, tout de même.

PIERROT.

Ne t'amuse pas à parler, tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre; il faut que cela soit fait vite et bien, et mon estomac a de la conscience.

JAQUELINE, *mangeant toujours.*

Écoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle!

PIERROT.

Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes; mais c'est joliment dangereux.

JAQUELINE.

Pourquoi cela!

PIERROT.

C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, *en gros petit garçon, mais avec un autre habit.*

MATHILDE.

Eh bien! est-ce fait?

PIERROT.

Pas tout-à-fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JAQUELINE.

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Dam'! nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT.

Que je lui donne un dernier coup.

Digitized by Google

MATHILDE.

J'entends mon oncle, partez vite...
C'est bien ainsi ! c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grace ;
Je suis prudent, et d' notr' complot
Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(*Mathilde les pousse dehors tous les deux.*)

SCÈNE IX.

MATHILDE, *se mettant à table devant le pâté et ayant l'air d'en manger avec appétit*, M. DUBOCAGE.

DUBOCAGE, *appuyé sur le bras d'un domestique.*

Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre, fais-la porter chez monsieur de Frémoncourt. Il paraît que monsieur Achille a

pris le parti de battre la retraite. Mais qu'est-ce que je vois donc là ? ça n'est pas lui.

THÉODORE, *d'un air niais.*

Bonjour, mon oncle Dubocage. On m'a dit que vous étiez dans votre cabinet à travailler, et je n'ai pas voulu vous déranger.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, au moins, celui-là n'a pas l'air tapageur. Et qui es-tu, mon petit ami?

THÉODORE.

C'est moi que je suis Théodore.

DUBOCAGE.

Ah! oui, je sais. Mais que fais-tu donc là ?

THÉODORE.

C'est un pâté que j'ai trouvé là, dans cette armoire.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, mon pâté de foie gras!

THÉODORE.

Écoutez donc, moi j'avais faim, et j'en ai mangé un petit morceau.

Digitized by Google

DUBOCAGE.

Un petit morceau! et plus de la moitié a disparu. Malheureux enfant, veux-tu venir ici! Il y a de quoi le rendre malade; et mon ami Frémoncourt que j'ai invité à venir entamer... cela se trouve bien; c'est tout au plus s'il arrivera pour les restes.

THÉODORE.

Dites donc, mon oncle?

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

THÉODORE.

Dam'! je voudrais savoir...

DUBOCAGE, *le contrefaisant.*

Je voudrais savoir... (*le regardant.*) C'est singulier! il a bien quelque chose de famille, et malgré cela, il a un air niais. (*haut.*) Voyons, mon garçon, que veux-tu savoir?

THÉODORE.

Je voudrais savoir à quelle heure est-ce qu'on dîne.

DUBOCAGE.

Ah! çà, mais il ne songe donc qu'à manger, celui-là; il n'y a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que, tout à l'heure, tu n'a pas cueilli des pêches?

THÉODORE.

Oh! trois ou quatre; pour les prunes, je n'ai pas compté; mais pour les abricots je n'ai pas pu en manger beaucoup parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, des pierres,.. et ma melonnière qui est dessous; mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon!

THÉODORE, *riant niaisement.*

Dame! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE.

Et il m'annonce cela avec une tranquillité; est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là! où sont tes frères? amène-les moi tout

de suite, car s'ils lui ressemblent ils feront quelques sottises.

THÉODORE.

Que je vous les amène ?

DUBOCAGE.

Oui, ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE.

C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE.

Eh bien ! il faut t'y habituer ; cela te fera du bien ; cela te fera digérer.

THÉODORE, *mettant la main à son estomac.*

Oh ! je digère bien sans cela. Ah ! là, là, là ; dites donc, mon oncle, ah ! là, là, là... Dieu, que ça fait mal...

DUBOCAGE.

Eh bien, qu'as-tu-donc ?

THÉODORE, *pleurant et faisant des contorsions.*

Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DPBOCAGE.

Mais qu'est-ce que tu éprouves ?

THÉODORE.

Est-ce que je le sais; puisque je suis malade; c'est fini, je vais mourir. Ah! mon Dieu! je vais mourir.

DUBOCAGE.

Mais encore, où as-tu mal ?...

THÉODORE.

Partout, et puis encore autre part... dans l'estomac.

DUBOCAGE.

Parbleu! c'est bien difficile à deviner; c'est une indigestion. S'il va s'aviser d'être malade ici, nous serons bien. Holà! quelqu'un, Jaqueline! Ah! le maudit enfant, la moitié d'un pâté de foie gras... Jaqueline, Pierrot...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JAQUELINE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Vite et vite, Jaqueline, emmène cet enfant, qu'on fasse chauffer de l'eau, et qu'on lui donne du thé.

THÉODORE, *pleurant toujours*

Eh ! je ne veux pas en prendre.

DUBOCAGE.

Allons, un autre embarras ; tu vois bien, mon petit ami, que c'est pour te guérir.

THÉODORE.

Justement, ça va être mauvais, et ça me fera du mal, je n'en veux pas.

DUBOCAGE.

Eh bien! si tu ne le prends pas tu mourras.

THÉODORE, *pleurant toujours.*

Eh ! non, je ne veux pas mourir ; et je ne veux pas prendre du thé ; ah ! ah ! à moins que mon oncle n'en prenne devant moi.

DUBOCAGE.

Par exemple, celui-là est trop fort... qu'il aille au diable.

THÉODORE, *faisant des contorsions.*

Ah! là, là, là, voilà que ça augmente; c'est vous qui en êtes cause et qui ne voulez pas que je guérisse. Je le dirai à mon papa...ah! ah!...

DUBOCAGE.

Eh bien! voyons, puisqu'il le faut, j'en prendrai avec toi; es-tu content? justement il m'est contraire. Jaqueline, fais-m'en vite une petite tasse... bien léger surtout, et emmène-le, que je ne l'entende plus!

(*Jaqueline et Théodore sortent.*)

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Mais a-t-on jamais vu! cette idée...

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Eh bien! réponds-moi, que t'en semble?
Est-il un enfant plus gâté!
Il nous faudra trinquer ensemble,
Moi qui ne peux souffrir le thé.
D'après une telle tactique,
Je tremble fort, sur mon honneur,
Pour le jour où notre docteur
Va lui commander l'émétique.

PIERROT.

Ah! çà, not' maître, je n'en reviens pas! Qu'est-ce qu'il a donc notre petit bourgeois?

DUBOCAGE.

Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foie gras.

PIERROT.

Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui.

DUBOCAGE.

Tu crois cela... eh bien! je soutiens, moi,

qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT.

Hein! qu'est-ce que vous dites donc là.

DUBOCAGE.

Tu ne sais pas comme c'est lourd, c'est pire qu'un plomb sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT.

Ah! mon Dieu! Dites donc, monsieur, je vais aller près de not' petit maître... je surveillerai à ce que Jaqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui...

DUBOCAGE.

Comment, pour lui?

PIERROT.

Non, je veux dire pour vous.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, mon garçon, tu me rendras là un vrai service.

PIERROT.

Oh ! monsieur, ce n'est pas pour vous, je vous jure.

DUBOCAGE.

C'est égal, cela me fera grand bien.

PIERROT.

Et à moi donc ; j'y vais tout de suite.

SCÈNE XII.

DUBOCAGE, *puis* ÉDOUARD.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! quelle famille, et comme tout cela a été élevé! l'un tapageur insupportable ; l'autre d'une bêtise surnaturelle ! Et les autres... Hein? qu'est-ce qui vient là ?

MATHILDE, *en jeune homme à la mode et habillé dans le dernier genre, le lorgnon, la cravate bien serrée, etc., parlant à la cantonade.*

Eh bien! prenez donc garde, messieurs,

je ne suis pas habitué à ces manières-là, et je n'irai pas me compromettre jusqu'à jouer avec vous.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! quel est ce petit jeune homme; si ce n'était sa taille, on le prendrait pour un des élégans de Paris.

ÉDOUARD, *saluant avec aisance et du haut de la tête.*

Pardon, monsieur, ma demande ne va pas vous paraître bien bon genre! Mais quand on est obligé de s'annoncer soi-même... N'est-ce pas au maître de la maison que j'ai l'honneur de parler?

DUBOCAGE.

Oui, mon petit monsieur.

ÉDOUARD.

C'est monsieur Dubocage, mon respectable oncle?

DUBOCAGE.

Comment, vous êtes mon neveu? Ah!

mon Dieu! un fat de douze ans, il ne manquait plus que cela!

ÉDOUARD.

Monsieur Édouard Lefebvre, dont vous avez peut-être entendu parler. Comme j'annonçais le plus de dispositions, je suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE.

Et vous avez appris là...

ÉDOUARD.

Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Oui, l'étude à tel point m'ennuie,
Que me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi je m'étonne avec justice,
Voyant votre âge et vos talens,

Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD.

Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard le dimanche ou le jeudi il était permis de sortir, j'allais chez monsieur de Villerbois, le correspondant de mon père; une maison très riche. Il a un fils de douze ans avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela, parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais, et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE.

Je conçois qu'avec de pareils modèles...

ÉDOUARD.

Oh! je les possède à merveille; tenez, mon oncle.

(*Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.*)

Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent. Longchamps était d'un ennui scandaleux. A propos de ça, avez-vous vu Misanthropie et Repentir? Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral; et puis ce mari, c'est commun en diable, on ne voit que cela. Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre tilbury? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine; on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

DUBOCAGE.

Allons, allons, mon neveu Édouard est un véritable perroquet.

ÉDOUARD.

Et ma cravate, comment la trouvez-vous?

DUBOCAGE.

Est-ce que je m'y connais!

ÉDOUARD, *prenant son lorgnon.*

C'est juste; vous qui êtes en province, vous ne pouvez pas connaître le bon genre.

DUBOCAGE.

Dieu me pardonne, je crois qu'il me lorgne; c'est fini, voilà le pire de tous, les autres au moins avaient les défauts de leur âge, mais celui-ci! Eh! mais, que veut Jaqueline avec cet air effrayé?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JAQUELINE ET UN DOMESTIQUE.

JAQUELINE.

Ah! monsieur, une nouvelle... vous savez bien, messieurs vos neveux qui étaient sur le canal, Étienne, Germain, Oscar et Coco?

DUBOCAGE.

Eh bien!...

JAQUELINE.

Je ne sais comment...

ÉDOUARD.

J'y suis : mes frères auront fait quelque inconséquence, ils ont si peu d'usage; soyez tranquille, je m'en vais leur apprendre... (*à Jaqueline la lorgnant.*) Bonjour, mon ange... (*à Dubocage, lui donnant une poignée de main.*) Adieu, mon oncle, de tout mon cœur.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

DUBOCAGE, JAQUELINE, LE DOMESTIQUE.

DUBOCAGE.

Eh bien! que voulais-tu me dire?

JAQUELINE.

Que ces messieurs ont si bien manœuvré, que la flotte a essuyé une avarie.

DUBOCAGE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là !

JAQUELINE.

La barque est sens dessus dessous.

DUBOCAGE.

Ah ! les malheureux enfans !

JAQUELINE.

Rassurez-vous, monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE.

Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les tienne bien chaudement. Ah ! mon Dieu, que vais-je devenir ?

JAQUELINE.

Et puis il y a encore deux ou trois petits enfans qui vous demandent ; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE.

Je ne veux plus en entendre parler; qu'ils aillent au diable !

JAQUELINE.

Oh! monsieur, il y a une petite fille si gentille.

DUBOCAGE.

Ça m'est égal, j'ai assez d'enfans comme ça. La crainte, l'inquiétude ; je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien! qu'est-ce encore?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

Ah! monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE.

Est-ce qu'il était aussi sur l'eau?

PIERROT.

Sur l'eau!.. au contraire.

DUBOCAGE.

Comment, au contraire!...

PIERROT.

Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail qui est à l'autre bout du château, ce cabinet qui donne sur le jardin et qui est rempli de papiers.

DUBOCAGE.

Eh bien! après...

PIERROT.

Je les ai vu ouvrir la fenêtre, et sauter l'un après l'autre.

AIR : *Lise épous' le beau Germance.*

Quoiqu'Achille soit ingambe,
Il s'est écorché la jambe;
Mais ce qui m'a fait frémir,
C'est son frère Casimir!
Pour sauter il n'est pas d' force,
Il est si lourd, si pesant!
S'il n' s'est donné qu'une entorse,
J'y en fais bien mon compliment.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! Jaqueline, vas-y vite!

Mais aussi quelle idée à eux d'aller sauter par cette fenêtre, et pourquoi faire?

PIERROT.

Pourquoi? parce qu'apparemment la porte était fermée en dehors, et qu'ils ne pouvaient pas rester dans le cabinet à cause de la fumée.

DUBOCAGE.

Et cette fumée, d'où venait-elle?

PIERROT.

Elle venait des papiers qui brûlaient.

DUBOCAGE.

Des papiers! et comment brûlaient-ils?

PIERROT.

Parce que c'était votre neveu Casimir qui, en lançant un pétard, y a mis le feu, dont il s'est brûlé la main.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! mais à ce compte-là le feu est donc à la maison? Et cet imbécile qui ne me le dit pas d'abord! Le feu, le feu chez moi! Vas vite avertir les gens du

château et les paysans des environs. (*Pierrot sort.*) Que ne puis-je y courir moi-même! mais être forcé de rester là! Ah! quel tourment d'avoir des enfans! dix surtout! obligé de les surveiller, de ne pas les quitter un instant; il n'y a pas une minute de repos à espérer. Et leur père qui va arriver, que lui dirai-je? et comment faire? au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu et mes neveux, tous les fléaux à la fois... Et personne auprès de moi, pas un seul domestique; je n'aurai pas même de nouvelles! Personne n'arrivera-t-il à mon secours?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE, MATHILDE *en petite fille, un livre à la main qu'elle pose sur la table.*

DUBOCAGE.

Encore un enfant! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas. Qui êtes-vous?

MATHILDE.

Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE.

Ma petite-nièce! On m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfans, et, de bon compte, en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour me faire enrager.

MATHILDE.

Oh! moi, je ne viens pas pour cela, au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE.

Il serait possible! Eh bien! mon enfant, le feu qui était chez moi?...

MATHILDE.

A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE.

Je respire... Et tes frères?

MATHILDE.

Mes frères? vous ne les verrez pas de sitôt;

les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent pas remuer; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE.

A la bonne heure.

MATHILDE.

Jaqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés avec eux, et moi je me suis hâtée de venir près de vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, malheureux, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

DUBOCAGE.

Je te remercie, mon enfant. Je vois qu'on avait raison, dans cette famille-là les petites filles valent mieux que les petits garçons. Et comment es-tu venue ici?

MATHILDE.

Dans la voiture de monsieur de Frémoncourt, tandis que lui arrive à pied avec mon père. J'attendais là, à côté, dans votre bibliothèque.

DUBOCAGE.

Oui, je vois, tu avais là un livre. Est-ce que par hasard tu serais une savante comme ton frère Édouard?

MATHILDE.

Non, mon oncle, je sais bien peu de chose; mais vous, qui êtes si instruit, qui avez tant de connaissances, si vous étiez assez bon pour me donner de temps en temps quelques leçons.

DUBOCAGE.

Comment, de temps en temps! tous les jours; mes matinées n'en finissaient pas, je ne savais qu'en faire, et me voilà une occupation toute trouvée; je serai enchanté d'avoir une élève comme toi; par exemple, pour le chant, je ne suis pas un professeur de la première force... j'adore les sonates de Nicolaï, mais je ne sais pas une note de musique, et quant à la danse, (*montrant sa jambe.*) il ne faut pas que tu comptes sur moi.

MATHILDE.

Eh bien ! voyez comme c'est heureux, justement les seules choses que je sache un peu.

DUBOCAGE.

Et qui t'a donc appris tout cela ?

MATHILDE.

Ma mère. J'en suis bien sûre, si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée.

DUBOCAGE.

Ce n'est pas vrai.

MATHILDE.

Si, mon oncle ; elle était si bonne : ton oncle, me disait-elle, est le meilleur des hommes, le plus tendre des parens, il n'a été injuste qu'une fois en sa vie, envers moi; prouve-lui un jour, Mathilde, que j'étais digne de cette amitié qu'il m'a refusée ; qu'il sache que c'est moi qui t'ai appris à l'aimer, et que ce soit là ma seule vengeance.

DUBOCAGE, *ému*.

Comment, elle te disait cela ?

MATHILDE.

Tous les jours, et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné : c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours, bien mieux que des enfans tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer.

DUBOCAGE, *à part.*

Cette chère femme! est-il possible? je me repens d'avoir été si sévère; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison, qui en ferait les honneurs... d'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille... surtout en mettant tous les autres en pension... certainement il y aurait eu moyen d'être heureux, et je ne l'ai point voulu! pauvre femme! la condamner ainsi, sans la voir, sans la connaître, elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, *qui l'a observé.*

Mon oncle, qu'avez-vous?

DUBOCAGE, *avec douceur.*

Laisse-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seul. (*Mathilde s'éloigne*) Je souffre beaucoup. (*elle revient et se met près de lui.*)

DUBOCAGE, *l'apercevant tout près de lui.*

Ah! tu es encore là?

MATHILDE.

Je m'en allais, mais vous avez dit je souffre, j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, *l'embrassant.*

Oui, oui, reste, mon enfant, tu avais raison, je souffre déjà moins...

MATHILDE.

Que puis-je faire pour vous distraire? (*en souriant.*) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate?

DUBOCAGE.

Une sonate! je ne pourrai plus me passer de cet enfant-là; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment j'aime mieux

que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main?

MATHILDE, *un peu honteuse.*

Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.

DUBOCAGE.

Ah! tu aimes les contes?

MATHILDE.

Et vous?

DUBOCAGE.

Eh mais! je ne dis pas non; à ton âge et au mien on a souvent les mêmes goûts: les vieillards et les enfans se ressemblent beaucoup: les extrêmes se touchent; lis, ma fille, je t'écoute.

(Il est assis dans son fauteuil, le pied sur un tabouret; c'est sur ce tabouret que Mathilde est assise; elle hésite un instant, le regarde, a l'air de prendre courage et lit.)

« Il était une fois un oncle qui avait l'air « méchant, méchant, et qui pourtant était « bien bon...

DUBOCAGE, *souriant.*

Eh mais! cela n'est pas un conte, il y en a comme cela...

MATHILDE, *le regardant.*

Oui, mon oncle. (*continuant.*)

« Et cet oncle avait un prince, son neveu, « qui, voulant faire fortune, s'embarqua sur « un grand vaisseau.

« Et il alla bien loin, bien loin, jusqu'à un « beau pays où il s'arrêta.

« Et dans ce pays était une fée qui lui dit: « Tu ne viens chercher que la richesse, et si « tu veux, je te donnerai le bonheur.

« Et l'autre accepta sur-le-champ.

DUBOCAGE.

J'en aurais bien fait autant.

MATHILDE.

« Et alors il épousa la fée, qui était très « bonne et très douce, mais qui était une des « plus pauvres fées qu'on eût jamais vues; car « il était dit qu'elle ne retrouverait ses tré-

« sors et sa puissance, que quand elle aurait « eu une douzaine d'enfans.

DUBOCAGE.

Parbleu! voilà un conte qui est original.

MATHILDE.

« Et jugez de leur malheur, ils ne purent « avoir qu'une seule petite fille, qui était bien « gentille il est vrai. »

DUBOCAGE.

Eh mais! quel est ce bruit, et qui vient là nous déranger au moment le plus intéressant?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JULES, *entrant brusquement.*

JULES.

J'ai eu beau attendre monsieur de Frémoncourt, il ne rentre pas, et j'aime mieux à tout hasard... C'est mon oncle!

DUBOCAGE.

C'est mon neveu, c'est mon cher Jules!

JULES, *l'embrassant.*

C'est mon oncle que je revois! et ma fille auprès de lui!

DUBOCAGE.

Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adoption. Mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfans.

JULES.

Quoi! mon oncle, vous savez déjà...

DUBOCAGE.

Parbleu! ce n'était pas difficile à découvrir. Mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder, car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES.

Je présume, mon oncle, que vous voulez plaisanter?

DUBOCAGE.

M'en préserve le ciel. Ton fils Achille a la

jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (*voyant Jules qui fait un geste.*) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre ; quant à tes fils Arthur, Étienne, Oscar et Coco, ils sont tombés dans le canal; mais, je te le répète, pas le moindre danger.

JULES.

Ah ! çà, mon oncle, c'est une gageure...

DUBOCAGE.

Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner.

JULES, *d'un air piqué.*

Non, certainement, mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi long-temps une pareille raillerie, quand vous connaissez notre situation, quand vous savez que malheureusement je n'ai pas d'autre enfant que celle-ci.

DUBOCAGE.

Que me dis-tu là ?

JULES.

L'exacte vérité.

DUBOCAGE.

Mais quand j'ai vu les autres de mes propres yeux !...

JULES.

Vous avez vu mes dix enfans ?

DUBOCAGE, *regardant Mathilde.*

Ma foi, en grande partie. Qu'est-ce que c'est, mademoiselle ? je crois que vous riez ? Voulez-vous avoir la bonté de nous expliquer ce que cela veut dire.

MATHILDE.

Dame! mon oncle, vous l'auriez peut-être su, si vous aviez écouté la fin de mon histoire.

JULES.

Comment ! ma fille se serait permis...

DUBOCAGE.

Écoute-la, mon ami, elle lit fort bien.

MATHILDE, *continuant à lire.*

« Or, l'enchanteur, de qui leur sort dé-

« pendait, était cet oncle dont nous avons « parlé plus haut.

« Et la petite fille voulant lui prouver « qu'un enfant qui nous aime vaut mieux « que dix qui nous font enrager, s'avisa de « faire à elle seule tous les petits garçons...

« Et voyant cela, le bon oncle répondit... « le bon oncle répondit...

DUBOCAGE.

Après...

MATHILDE.

« Il répondit, ce bon oncle...

DUBOCAGE.

Eh bien !

MATHILDE, *lui montrant le livre.*

Mon oncle, la page est déchirée.

DUBOCAGE.

Heureusement je l'ai lue autrefois l'histoire, et si j'ai bonne mémoire, voici, je crois, ce qu'il répondit :

AIR *de Colalto.*

Oui, je voulais dans mes enfans nombreux
Esprit, talens, grace légère;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Car je trouve en toi seule une famille entière.
Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse;
En te voyant, j'oublirai ma vieillesse,
On rajeunit à l'aspect du printemps.

JULES ET MATHILDE.

Ah! mon oncle, que de bontés!

DUBOCAGE.

Oui, mes enfans, embrassez-moi, (*à Mathilde.*) et amène-moi ta mère.

MATHILDE.

Elle est ici à côté dans la bibliothèque; mais Jaqueline et Pierrot étaient aussi du complot... et je crois dans l'histoire qu'on les marie à la fin, vous en rappelez-vous, mon oncle?

DUBOCAGE.

Pas précisément, mais c'est probable; car

toutes les histoires finissent par un mariage.
(*à Pierrot.*) A demain donc le repas de noce.

PIERROT, *montrant le pâté.*

Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

AIR *de Meisonnier.*

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne
A mon enfance ici vous l'accordez;
Mais l'avenir pourra m'en rendre digne,
Attendez!
Mon oncle, attendez!

JAQUELINE.

Sans êtr' coquett' stapendant je me forme.
Quand un galant vient me dire: cédez!
J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme:
Attendez!
Monsieur, attendez!

JULES.

Vous qui, remplis d'une amoureuse ivresse,

Digitized by Google

Près de l'objet qu'enfin vous possédez,
Jurez d'aimer et de brûler sans cesse,
Attendez!
Un mois, attendez

PIERROT, *à Dubocage.*

En fait d' desseins, j' sais quels étaient les vôtres,
Qui d' dix paie un reste neuf,

(*regardant Jaqueline.*)

mais r'gardez!
J'ons du courage, et j' vous promets les autres;
Attendez!
Nout' maître, attendez!

DUBOCAGE.

Si vous voulez au Salon voir paraître
Tableaux de genre et portraits... demandez!
Si vous voulez des tableaux de grand maître,
Attendez
Encore, attendez!

MATHILDE.

Si vous voulez applaudir cet ouvrage,
A l'instant même, à ce désir cédez...
Si nous gronder vous plaisait davantage,
Attendez!
De grace, attendez!

FIN DU VIEUX GARÇON.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE DE MADAME.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Digitized by Google